

Le Québec en personne Une saison au Théâtre Jean-Duceppe (1^{re} partie)

Étienne Bourdages

Numéro 135 (2), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourdages, É. (2010). Le Québec en personne : une saison au Théâtre Jean-Duceppe (1^{re} partie). *Jeu*, (135), 165–169.

ÉTIENNE BOURDAGES **LE QUÉBEC EN PERSONNE**
Une saison au Théâtre Jean-Duceppe (1^{re} PARTIE)

Une saison en devoir

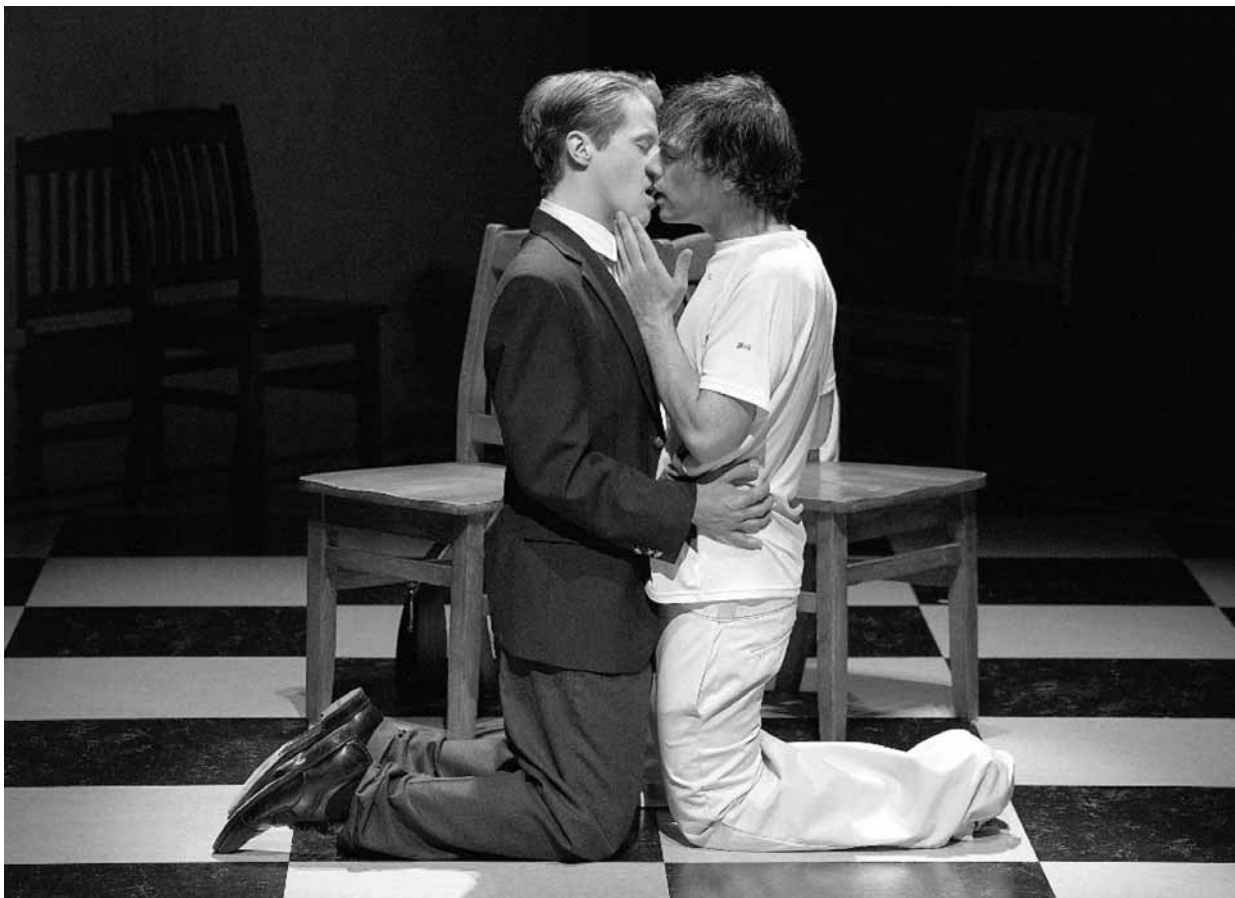
Au printemps 2009, alors que la Compagnie Jean-Duceppe annonçait son intention de consacrer sa prochaine année à des créations exclusivement québécoises, j'ai proposé à l'équipe de rédaction de *Jeu* de m'engager à suivre les cinq productions prévues. Elle a accepté. J'ai dû toutefois l'admettre d'emblée, jamais je ne m'étais senti de profondes affinités avec les orientations empruntées par le théâtre de la Place des Arts. J'y avais mis les pieds à quelques occasions, pas assez pour avoir l'envie d'en devenir un habitué. À travers cette saison québécoise, je flairais la tentation de créer l'événement, de marquer 2009-2010 du sceau de l'originalité. Une idée intéressante que je me devais d'investiguer. Soudain, j'ai pensé : « Des pièces d'auteurs d'ici qui n'ont jamais été montées... » C'était le printemps, et il me semblait sentir, déjà, la petite brise annonciatrice d'un vent de renouveau. La prochaine saison de Duceppe, il ne fallait pas la manquer. Ne serait-ce que pour être en mesure de dire plus tard : « J'étais là », comme quelques-uns de mes collègues se rappellent aujourd'hui les débuts des *Belles-Sœurs*, la création de *Vie et mort du Roi Boiteux*, l'entrée au répertoire des *Fridolinades*, la première mouture de la *Trilogie des dragons*... Autant de balises qui jalonnent l'histoire récente du théâtre fait ici, mais que je ratai parce que j'étais moi-même occupé à ma

« pleine croissance ». Comme un signe du destin, la Compagnie Jean-Duceppe m'offrait la chance d'être un témoin.

Dichotomie quand tu nous tiens

*Fragments de mensonges inutiles*¹ de Michel Tremblay, mis en scène par Serge Denoncourt, inaugurerait la saison. Passons sur ce titre inusité pouvant inspirer de méchants jeux de mots se rapportant au spectacle et rendons plutôt à celui-ci ce qui lui revient : parmi les trois pièces auxquelles j'ai assisté jusqu'à maintenant, celle-ci m'a paru la plus maîtrisée. Le spectacle était par ailleurs difficile à manquer, son auteur étant sur toutes les tribunes pour susciter l'engouement et situer ce nouvel opus dans la généalogie de son grand œuvre, belle occasion de revenir sur quelques souvenirs d'enfance. Mais fallait-il s'attendre à une réforme thématique de la part de Tremblay ? L'histoire s'emboîte sans heurts dans les morceaux précédents, certains visages sont déjà connus (Jean-Marc et Nana). Le dramaturge s'attèle à des moteurs qui lui sont chers et ne dénie pas sa tendance à travailler la forme au point parfois d'oblitérer le contenu...

1. Spectacle présenté au Théâtre Jean-Duceppe du 9 septembre au 17 octobre 2009.



Fragments de mensonges inutiles de Michel Tremblay, mis en scène par Serge Denoncourt (Compagnie Jean-Duceppe, 2009).
Sur la photo : Olivier Morin et Gabriel Lessard. © François Brunelle.

L'action se tient de part et d'autre d'un axe réflexif. La trame est simpliste, ou plutôt facile à simplifier : deux époques se tiennent côte à côte, sans se faire face ni s'affronter. Des deux côtés, un adolescent compose avec des parents qui devinent son homosexualité. La ligne invisible qui sépare 1959, le passé, de 2009, le présent, ne sera transgressée à aucun moment sinon par les jeunes, sorte d'amants intemporels qui permettent à l'auteur de conclure le programme par cette boutade : « Plus ça change, plus c'est pareil. » Certains personnages de 1959, la mère plus particulièrement, paraissent pourtant tentés de risquer le gros orteil de l'autre côté. Après tout, on est à la veille de la Révolution tranquille, l'immobilisme dont l'auteur nous fait le portrait commence à tressaillir. Alors que plusieurs saluaient l'ingéniosité du texte construit comme une partition, j'avais pour ma part l'impression d'y retrouver un canevas typique du théâtre de Tremblay où la forme semble vouloir s'en prendre au fond en imposant aux personnages le masque allé-

gorique de l'histoire nationale. Impression appuyée par le décor de Louise Campeau, constitué d'un plancher carrelé noir et blanc, espace restreint, à la fois élémentaire et raffiné, qui accule les êtres dans le coin d'un jeu de dames à l'échelle humaine. Les costumes suivent la même opposition : des couleurs sombres pour le passé, des couleurs claires pour le présent. Face à une proposition aussi limpide, qui pourrait faire des interprétations fautive ?

L'envie de dresser un tableau exposant le didactisme de cette vision dichotomique se fait prégnante. Je me demande : le Québec n'est-il qu'un récit à deux moments ; une situation initiale, obscure et médiévale, et une situation « actuelle », « moderne », mais correspondant davantage à un idéal de liberté qu'à la réalité ? Au-dessus de sa tête, toujours la même épée de Damoclès référendaire qui, en tombant, divise les partis davantage qu'elle entraîne des prises de décision. Côté jardin : le passé, situé



Une maison face au nord de Jean-Rock Gaudreault, mise en scène par Monique Duceppe (Compagnie Jean-Duceppe, 2009).
Sur la photo : Pauline Martin et Michel Dumont. © François Brunelle.

dans un milieu populaire, ouvrier, où l'on s'exprime dans un joul appuyé lorsqu'on ne se dissimule pas derrière les non-dits révélateurs d'un malaise. L'inconnu, le nouveau, en l'occurrence, l'homosexualité du fils crée une zone grise. La personnalité des parents correspond d'ailleurs aux stéréotypes propres à l'époque : le père de Normand D'Amour est taciturne et embarrassé, alors que la mère jouée par Maude Guérin présente une parole forte mais couveuse qui défend son enfant en jetant de hauts cris. Je suis encore ébranlé par l'ovation qui suivit cette tirade où, avec force émois, elle implore le monde de le laisser tranquille ! Le confident ou directeur de conscience est un homme d'Église, aumônier à l'école du garçon, dont les références idéologiques sont empreintes de tradition et chargées d'idées reçues. Et, quand la mère reconforte son enfant, la pose a tout d'une *pietà*. Côté cour : un calque de l'autre dans sa version contemporaine et placée dans un milieu petit-bourgeois qui sent la banlieue. Les parents ont de l'éducation et s'expriment

dans un français standard. Ils ont été éclairés, ils ont appris à nommer les choses, à les raisonner : ils confient leur fils à un psychiatre, qui, comme ce fut le cas de l'aumônier, sera vite relégué en fond de scène. Une ouverture dont l'absolu est relatif. En fait, elle est si béante et maladroite qu'elle pousse le jeune à se replier. Et c'est dans ses retranchements qu'il retrouve son amoureux. Comme lui, on adhère difficilement à ce monde sans taches, trop enveloppant et s'étouffant lui-même dans ses bons sentiments. Les enjeux et surtout le jeu des comédiens ne parviennent jamais à rivaliser avec leurs contreparties. Étrange que 2009 tombe à plat devant 1959. Finalement, par-delà le temps qui les sépare, les garçons l'emportent par la grâce de leur romantisme – vision dont Olivier Morin semble plus imprégné que Gabriel Lessard. C'est peut-être par ailleurs tout ce qui peut résulter d'une équation confrontant anciens et modernes.



L'Espérance de vie des éoliennes de Sébastien Harrisson, mise en scène par Frédéric Blanchette (Compagnie Jean-Duceppe, 2009). Sur la photo : Catherine-Anne Toupin et Luc Bourgeois. © François Brunelle.

Les provinciaux

L'automne se poursuit avec l'enchaînement de deux pièces situées en province. Les similitudes entre elles sont frappantes, à tel point que les auteurs semblent avoir répondu à une même commande s'inspirant des scénarios basiques des téléromans « en région » produits par Radio-Canada. Dans *Une maison face au nord*² de Jean-Rock Gaudreault comme dans *L'Espérance de vie des éoliennes*³ de Sébastien Harrisson s'exprime un univers réaliste, terre à terre, sans histoire, mais dont le train-train est tranquillement perturbé par l'étranger ou l'étrangeté. Ici aussi, comme chez Tremblay, mais dans une version moins diluée dans la métaphore, cette espèce de combat entre valeurs séculaires et actualité.

2. Spectacle présenté au Théâtre Jean-Duceppe du 28 octobre au 5 décembre 2009.

3. Spectacle présenté au Théâtre Jean-Duceppe du 16 décembre 2009 au 6 février 2010.

Le texte de Jean-Rock Gaudreault colle particulièrement aux nouvelles qui ont fait les manchettes de la dernière année. Au Saguenay, un couple d'âge mûr vit de son pain quotidien : Henri gère sa petite entreprise de construction pendant qu'Anne-Marie lui prépare ses lunches. Il engage Henriquez (Marcelo Arroyo), un immigrant sud-américain et, par hasard, alors qu'il s'était réfugié sur sa montagne, se lie d'amitié avec Larry (Harry Standjofski), un anglophone établi depuis longtemps mais plus ou moins intégré. Ces deux hommes vont réveiller Henri de sa solitude nationaliste jusqu'à ce que – scandale ! – sa femme et lui apprennent que leur fils, financier aux États-Unis, se retrouve principal témoin d'une énorme affaire de fraude. La première partie s'intéresse ainsi à plusieurs filons sans toutefois parvenir à en agripper un. Au moment où les lumières s'éteignent pour annoncer l'entracte, on ne sait trop quelle direction tout cela va prendre ni où tous ces sujets pourront se rattraper. On apprendra enfin

que, dans l'intervalle, Henri est mort bêtement. Anne-Marie devra donc faire face seule au retour de son fils, Larry héritera de la montagne tandis que Henriquez et sa famille seront source de consolation.

Cette prémisse intéressante promettait, puisqu'on est au théâtre, une représentation différente de l'existence, loin des centres urbains. Mais il y avait quelque chose de raté dans le rendu de cette production qui relève autant de la paresse de la mise en scène de Monique Duceppe que des faiblesses du texte et du jeu des comédiens qui semblaient attendre les répliques de leurs partenaires, comme si tout avait été conçu sans enthousiasme, pour combler une plage libre au calendrier de la saison. Signé Marcel Dauphinais, le décor sans envergure était également de cet ordre. La montagne d'Henri avait l'air d'une banquette en papier mâché et, à l'avant-scène, trois plateaux carrés figuraient différents lieux, soit la cuisine, la galerie et une dalle de béton... ce qui occasionna des scènes un peu ridicules, comme celle où Henri utilise son cellulaire pour appeler à la maison et que le téléphone se met à sonner deux plateaux plus loin. Enfin, passons.

La pièce écrite par Sébastien Harrisson ne fera que changer le mal de place. Dans ce cas-ci, un ingénieur montréalais est envoyé en Gaspésie afin d'élucider le mystère entourant une éolienne qui ne tourne pas dans le bon sens. Il séjourne dans une maison appartenant à une femme loquace et à l'accent pittoresque. Cette dernière, sans grande éducation, atteinte d'un cancer, ne manque toutefois pas de fantaisie ni de cœur. La présence de Danièle Proulx nous console d'une soirée au théâtre qui ne lèvera pas tant les charges émotives portées par les personnages en scène sont variées. Car Jeanne d'Arc a une nièce adolescente, une Chinoise adoptée, qui porte le deuil depuis qu'un garçon avec qui elle clavardait s'est tué dans un accident de voiture en tentant de la rejoindre en pleine nuit. Elle mourra d'ailleurs elle-même dans des circonstances troublantes. En parallèle, l'ingénieur entretient une relation à distance avec sa femme. Le couple, récemment marié et essayant d'avoir un premier enfant, communique par caméras web, mais leurs échanges contribuent davantage à accentuer l'écart qu'à maintenir un lien. Enfin, pour ajouter à cet édifice d'intrigues un peu bancal et auquel on peine à s'intéresser, les lieux sont hantés par l'oncle séminariste de la propriétaire disparu mystérieusement quarante ans plus tôt.

Comme dans le spectacle précédent, le ton est celui du feuilleton télévisé. Pire, le texte suit une structure assez redondante : en plus d'être interprétées, plusieurs situations sont par la suite racontées à nouveau au profit d'un personnage qui était absent. Aussi, comme Gaudreault, Harrisson nous lance sur plusieurs pistes, mais l'impression que celles-ci n'aboutissent jamais est encore plus forte. La peine de la jeune fille, les hésitations du couple séparé, les apparitions du fantôme à la canadienne écarlate ne s'atteignent jamais à la croisée des chemins, où le spectateur aurait certainement pu atténuer sa perplexité. Au bout du compte, ce dernier se demande ce qu'il peut bien tirer de tout ça. Aussi, les détails du décor ont fait l'objet d'une grande attention, à tel point que cette coupe transversale d'une maison ancestrale dont la décoration n'a pas été repensée depuis les années 60 paraît inutilement chargée. On a même droit à trois éoliennes en fond de scène et aux draps blancs qui, sur la corde à linge, se prennent dans le vent qui annonce chaque visite du spectre ! Va pour les poncifs du fantastique, la mise en scène s'y conforme. Entre les mains d'un Frédéric Blanchette, on se serait attendu à un spectacle beaucoup plus énergique, d'autant plus que des acteurs nous ayant habitué à des prestations pétulantes, comme Luc Bourgeois et Catherine-Anne Toupin, faisaient partie de la distribution. Ça manquait de maturité. Il reste les chansons de Claude Léveillé pour nous éviter de l'ennui... mais elles l'auraient fait dans n'importe quelle circonstance.

En attendant la suite

Après ces trois spectacles au Théâtre Jean-Duceppe, j'ai le sentiment de m'être imposé de plein gré un devoir ardu. Pourtant, je ne perds pas ma motivation initiale. Pour moi, l'expérience n'est pas dénuée de sens : elle constitue une occasion d'aborder une saison autrement que de façon ponctuelle, comme c'est généralement le cas, de côtoyer un public particulier de façon régulière, de vivre la vie d'abonné, quoi. Bon, j'avoue que j'attends avec impatience le prochain spectacle, *Excuse-moi* de Serge Boucher. Pour l'avoir fréquenté à maintes reprises, je connais bien l'univers de Boucher et je trépigne à l'idée de le retrouver. Au prochain numéro ! ■